

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 12

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181815>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

AVIS

Nous prions nos abonnés de l'étranger qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année courante, de bien vouloir nous en faire parvenir le montant par mandat de poste.

Lausanne, le 23 mars 1872.

La Suisse occidentale et, selon toute apparence, la Suisse italienne, repousseront la nouvelle Constitution fédérale, qui sera acceptée en revanche par la majorité de nos Confédérés allemands.

Ainsi la votation se groupera par nationalités.

Le même fait se reproduira sans doute quand il s'agira de voter les lois d'application; on verra alors une minorité constamment froissée dans ses idées par la majorité allemande et la question des nationalités se posera inévitablement.

Les révisionnistes savent tout cela, mais ils sont décidés à passer outre. Ils semblent vouloir imiter le prince de Bismark, poursuivant son but en foulant aux pieds toutes les résistances, et ils oublient que si cette politique brutale convient à un empire fondé sur la force, elle ne peut être celle de la Suisse qui a besoin pour se maintenir de l'accord de tous ses enfants.

L'idée d'une majorité allemande maîtrisant le reste de la Suisse, a été souvent exprimée ces dernières années. En 1865 le *Bund* disait ouvertement:

« La Suisse allemande finira par se jeter dans les bras d'une centralisation complète, sans cantons, et par chercher un refuge dans cette forme politique, en se servant pour cela du poids de la majorité dont la Suisse allemande dispose. »

Le même journal, faisant dernièrement la revue des journaux suisses, nous lançait cette phrase dédaigneuse: « Quant à la presse de la Suisse occidentale, chacun connaît ses tendances anti-révisionnistes, aussi nous ne nous en occuperons-nous pas davantage. »

Tous les journaux révisionnistes professent à peu près le même dédain; depuis des mois, ils abreuvant d'épithètes malsonnantes les *velsches* et les *Vaudois* en particulier; ils semblent être l'écho de l'Allemagne, proclamant dans l'orgueil de son triomphe, la déchéance des races latines, et la supériorité de l'élément germanique.

Le despotisme peut être satisfait.

Seule au milieu de l'Europe, notre patrie étant un démenti à ces théories fratricides, à l'aide desquelles il excite les peuples les uns contre les autres, pour élever ensuite sur leurs ruines des trônes et des dynasties, elle donnait au monde l'exemple providentiel de trois nationalités différentes, vivant heureuses sous l'égide commune de la liberté.

Aujourd'hui la Suisse semble vouloir abandonner ce rôle glorieux. Il s'y trouve des hommes qui se croient issus d'un sang supérieur et qui, à l'ouïe des victoires de la grande Allemagne, ont senti se ranimer en eux un vieil instinct germanique.

Oui, le despotisme doit être satisfait.

Pour nous, nous ne connaissons d'autre nationalité que la NATIONALITÉ SUISSE, nous y demeurerons fidèles. Les hommes qui l'ont fondée au Grütli n'avaient d'autre instinct que celui de la liberté, d'autre moyen, que l'union de tous pour la défense commune. Tant que leurs successeurs ont suivi cette inspiration sublime, la patrie a été heureuse.

Lorsqu'ils ont, au contraire, tourné leurs regards vers l'étranger, lorsque les plus forts ont voulu y dominer les faibles, l'ère des discordes civiles a commencé.

C'est aux *Souvenirs*, de M. Vulliemin, dont nous avons parlé dans notre précédent numéro, que nous empruntons encore les lignes suivantes qui nous rappellent un trait assez piquant sur le séjour de Louis Napoléon au camp de Thoun.

M. Vulliemin faisait alors un voyage en Suisse, explorant les archives qui pouvaient lui fournir des matériaux pour la continuation de l'histoire de la Confédération Suisse, par J. de Muller.

« A Bâle, nous dit-il, je fus hospitalièrement accueilli par André Heussler. A Aarau, je trouvai bien des matériaux réunis dans la collection Zurlauben. A Zurich, mes amis Hottinger, Ferdinand Meyer et Gerold Meyer, contribuèrent à l'envi à faciliter mon travail. A Berne, où je fis de longs et fréquents séjours, tantôt chez M. l'avocat de Tavel et tantôt chez le colonel Wurstemberger, à la Schosshalde, je reçus de MM. Wurstemberger, de Rodt et May de Buren les meilleurs encouragements, des directeurs des archives cantonales et de ceux de la bibliothèque de la ville la plus bienveillante assistance, M. l'ancien avoyer de Mullinen me fit aussi part de ses riches collections.

Dans un des séjours que je fis à la Schosshalde,

je m'y rencontrais avec deux amis du colonel Wurstemberger, Garpard Zellweger, qui me renouvela les témoignages de son amitié, et M. de Bunzen, ministre de Prusse en Suisse. Tout était, chez M. Wurstemberger, d'une antique simplicité, tout y rappelait les vieux temps de la vieille Suisse. Lui-même, on l'eut pris, au premier abord, pour un vigoureux paysan bernois, et cependant il était un des hommes les plus cultivés de la Confédération et avait vécu à la cour, dont ses manières avaient la distinction. Il n'usait ni de thé, ni de café, et se contentait des simples aliments produits de sa campagne. A table, Zellweger nous présidait, comme doyen d'âge. A la soupe rustique succéda le vaste morceau de bœuf, servi sur un tranchoir de bois, puis le grand plat de choux surmonté de la pièce de lard. L'entremets fut apporté dans une marmite, et, debout, la poche en main, Mme Wurstemberger nous servit, faisant toujours à Zellweger l'honneur d'une double part, comme on en usait dans les temps homériques. A ces usages d'autres temps, s'alliait le cordial abandon de ces anciens âges et un entretien tout moderne, riche en observations fines et profondes, pleines d'amabilité de charme et d'instruction.

Bien différente était la société qui se réunissait chez l'avoyer de Tavel. Je m'y rencontrais avec les députés les plus marquants de la Diète et la plupart des ministres des puissances étrangères. Parfois y dînait le prince Louis Napoléon. Un jour, où il venait de recevoir de la main de M. de Tavel le brevet de capitaine d'artillerie dans nos milices, nous l'entendîmes, comme nous prenions le café, adresser d'une voix haute ses remerciements à l'avoyer de Berne : « Le jour viendra, ajouta-t-il, où j'aurai un nouveau plaisir à vous exprimer ma reconnaissance. Croyez-moi, M. l'Avoyer, le gouvernement du roi Louis-Philippe est un gouvernement de financiers, qui ne saurait convenir longtemps à un peuple aussi généreux qu'est le peuple français ; les Bourbons appartiennent au passé ; la république est de la boue ; l'avenir est aux Napoléonides. Mon jour viendra donc, et c'est quand il sera venu que je serai heureux de vous redire le prix que je mets à ce que je viens de recevoir de vous. »

Quelques jours auparavant, le prince faisait, du camp de Thouné, une excursion avec quelques officiers vaudois. Survient la pluie. Les chemins étaient mauvais et déjà l'on craignait d'arriver trop tard au camp, lorsque vint à passer un char qui avait conduit du fumier dans la campagne. Le premier, le prince s'y jette, et tous ayant suivi son exemple, le capitaine Renevier, qui se permettait parfois de le plaisanter sur sa foi en son étoile, se prit à s'écrier : « Que dirait l'empereur votre oncle s'il vous voyait où vous voilà ? » — « Ce qu'il dirait, répartit le prince, c'est que la roue tourne. » Elle a fait son tour, mais entier.

Retour du printemps.

On signale de tous côtés des signes avant-coureurs du retour de la belle saison, ou du moins qui

témoignent de la température douce dont nous jouissons depuis quelques semaines.

— On écrit de Glaris :

Tandis que dans la plaine tout est encore enveillé de gel et de brouillard, le printemps a déjà fait son entrée ici, après que son puissant pionnier, le föhn, a chassé l'hiver la semaine dernière. Les routes sur le versant des montagnes sont sèches et tous les jours nous jouissons d'un bienfaisant soleil de mai, qui a déjà fait pousser les premières fleurs du printemps dans les prairies favorablement situées. La « *Bellis perennis* » se voit déjà çà et là dans les champs, « l'anémone hepatica » qui laisse pendre ses flocons faciles à souffler, se voit dans les bosquets de noisetiers ; sur les rochers « l'*Erica carnea* » fleurit d'un beau rouge, près des sources : la « *Caltha palustris* » ouvre ses boutons jaunes ainsi que la « *Primula elatior* ». Une de ces dernières venant de l'Ennetberg fut même apportée ici dans les derniers jours de janvier. « Demain » disent les enfants, nous irons chercher des perce-neiges, nous avons déjà vu des boutons dimanche dernier ». Le promeneur matinal est salué par le chant des oiseaux comme en mai. On n'a jamais vu pareil fait en février depuis l'an 1811.

— M. Gustave Chopard de Sonvillier écrit au *Jura bernois* :

Voici quelques remarques sur la précocité de cette année dans nos montagnes. Le 25 janvier dernier, en présence de plusieurs personnes, j'ai cueilli un petit bouquet de pensées dans mon jardin. Le 8 février, on m'a apporté la première morille trouvée cette année, le même jour on labourait un champ à la Fourchaux.

— Enfin ajoutons encore qu'on a aussi apporté à notre bureau un bouquet de pensées des champs cueillies les derniers jours de janvier dans une prairie de la vallée du Locle.

Un journal d'Amérique, le *Boston Advertiser*, publie le récit suivant d'une des méthodes mises en usage par les nègres marrons ou fuyards pour se garantir des *blood-hounds*, chiens de *haut nez* dont se servaient les maîtres pour donner la chasse aux esclaves qui s'échappaient des habitations.

Lorsque les chiens sont lancés et qu'ils ont saisi la piste du fugitif, la première chose à faire est de chercher un cours d'eau pour le suivre et rompre la poursuite.

Choisir de préférence un ruisseau profond plein de roseaux et fréquenté par les crocodilles : les grands limiers, qui ont une peur folle de ces amphibiens, n'approchent jamais des courants qu'ils patronnent et où ils savent qu'ils se tiennent d'habitude.

Si les *haut nez* sont trop près ou que le temps manque pour gagner la rivière, il faut aussitôt couper un fort bambou, de quinze à vingt pieds de hauteur, et s'en servir pour avancer par bonds, sauter chaque fois le plus loin possible, recommencer huit à dix fois, et chaque fois remplir de poivre rouge ou noir, moulu très fin, les trous fait en terre